

## **Le travail de l'image Métaphore et performativité chez Paul Ricœur**

Alberto Martinengo  
(Université de Turin)

Lorsque, dans *La métaphore vive* (1975), Paul Ricœur décrit le langage métaphorique en s'appuyant sur le concept de *véhémence ontologique*, la définition qu'il en donne, loin de s'appliquer uniquement aux phénomènes d'innovation linguistique, peut être considérée comme valable pour tous les processus créatifs. Il s'agit en effet d'une définition qui réunit les deux dimensions fondamentales de la créativité : le recours à un paradigme constitué – dans le cas de Ricœur, la contrainte ontologique, soit la nécessaire référence du langage au monde – et sa violation, soit l'acte de réécriture d'une norme linguistique donnée – acte qui, si la violation a bien lieu, institue une nouvelle normativité.

Cette dualité de la notion de créativité linguistique constitue le point de départ incontournable de toute analyse visant à tracer les contours d'une réflexion esthétique dans l'œuvre de Ricœur. Car si l'un des points forts de son herméneutique est la transdisciplinarité – s'étendant de la phénoménologie aux disciplines linguistiques, de la philosophie de la religion à la pensée politique – aucun espace ne semble chez lui défini et réservé *a priori* pour une enquête spécifiquement esthétique. Aussi, seul un parcours structuré partant précisément du phénomène de la métaphorisation permet de faire un pas dans cette direction.

Pour le dire autrement, chez Ricœur la métaphore pourrait bien devenir l'indice de tout un complexe de questions concernant les performances créatives du sujet. De ce point de vue, loin d'être simplement une expérience où la performativité serait mise à l'épreuve en vue de la production d'effets, la créativité linguistique en manifeste une dimension plus fondamentale : elle nous montre en quoi le changement d'un paradigme donné (en l'occurrence un paradigme linguistique) est une expérience proprement révolutionnaire, au sens que Thomas Kuhn donne à ce terme ; mais une expérience où la violation de la normativité n'a cependant rien d'anarchique ou d'incontrôlé. Pour le dire de manière plus radicale : la métaphore peut être considérée comme un « laboratoire » où l'abandon

d'une norme préexistante ne résulte pas de l'arbitraire mais passe par l'expérimentation d'une normativité plus profonde.

Parler de métaphore comme phénomène performatif pourrait en ce sens renvoyer à quelque chose d'extrêmement banal, ne méritant aucune attention, puisque la métaphore se définirait simplement comme capacité à produire des effets d'innovation à partir d'un contexte linguistique donné. En sorte qu'avec cette définition, l'étude des phénomènes de métaphorisation n'ajouterait pas grand-chose à la phraséologie générale du « performatif », omniprésente dans le débat culturel, la critique d'art et le langage des médias. Mais on ne peut s'en tenir à cela. Le véritable enjeu de la métaphore ne réside pas tant dans la possibilité de penser *le lien entre normativité et violation de la norme* que dans la nécessité de penser *ces deux phénomènes comme une seule et même chose*. Parler de la métaphore comme modèle des performances créatives du sujet revient dès lors à s'interroger sur la présence d'une violation au cœur même de la norme – mieux, sur la violation comme origine de toute normativité possible.

Deux questions clé se font jour si l'on considère ces phénomènes en suivant le modèle de Ricœur. En premier lieu, il nous faut rendre compte du rôle de l'image dans la définition de la métaphore comme performance linguistique : dans quel sens créer des métaphores équivaut-il à « parler par images » ? à quelle conception des « images » fait-on référence dans ce cas-là ? En second lieu, il s'agit de s'interroger sur la charge normative de cette performance, sur la manière dont, concrètement, elle est capable de produire un monde. Pour paraphraser John Austin, il s'agit en somme de se demander : « How to do things with metaphors ? » C'est-à-dire de répondre à la question : qu'est-ce que cela veut dire que l'enjeu de la métaphore est un dire qui est également un faire ?

## **I. Le rôle de l'image : la métaphore comme réarticulation de la vision**

Pour Ricœur, la métaphore est l'illustration la plus évidente du phénomène que W.J.T. Mitchell, dans une perspective totalement différente, désigne par le terme d'*imagetext*. Dans *Picture Theory* (1994), un des textes fondateurs de ce qu'on a appelé le *pictorial turn* de la pensée contemporaine, Mitchell recourt à la notion d'*imagetext* pour penser sous un angle particulier les « dispositifs synthético-conceptuels réunissant image et texte ». En ce sens, l'*imagetext* se distingue de la notion d'*image/text*, qui désigne une « discontinuité », une « interruption » entre le médium visuel et le médium textuel ; elle diffère également de la notion d'*image-text*, qui

indique une « relation possible » instituée entre des dispositifs restant distincts l'un de l'autre<sup>1</sup>. L'*imagetext* renvoie donc à un phénomène dans lequel le paradigme binaire traditionnel est remplacé par une approche pour ainsi dire dialectique, où les deux termes non seulement se coappartiennent, mais entrent dans un rapport plus complexe de suppression et de conservation (au sens hégélien d'*Aufhebung*) sous une autre forme.

On voit bien en quoi cette question est primordiale. Car pour Ricœur – mais en fait aussi pour Mitchell – la métaphore, c'est, à la lettre, un phénomène où les représentations visuelles n'ont pas véritablement besoin d'une traduction en mots parce que les images sont « immanentes aux paroles mêmes »<sup>2</sup>. Bien sûr, dans l'analyse de Ricœur, l'importance du thème de l'image a des origines lointaines, qui remontent au moins à la définition que donne Aristote de la métaphore dans la *Poétique* : « Bien faire les métaphores, c'est voir le semblable »<sup>3</sup> – définition qui a son pendant dans *La Rhétorique*, où la métaphore apparaît comme ce qui a la capacité de « faire image », de « faire voir les choses en train de se faire »<sup>4</sup>. Toutefois, si cette conception de la métaphore comme dispositif de visualisation est fondamentale pour Ricœur, l'enjeu de *La métaphore vive* est de relire le modèle aristotélicien d'une manière complètement différente de celle de la tradition rhétorique. D'où sa position polémique à l'égard d'une conception de la métaphore comme pur *ornement* linguistique, fonctionnant par substitution de mots – par exemple, par la permutation de « courageux » et « lion » dans la métaphore banale : « cet homme est un lion ». De fait, la métaphore ne saurait selon lui consister en une expression de la pensée où – pour utiliser une autre terminologie – les mots seraient simplement « appliqués » à des signifiés différents de ceux considérés comme usuels. Métaphoriser, c'est au contraire apporter un véritable

---

<sup>1</sup> « I will employ the typographic convention of the slash to designate “image/text” as a problematic gap, cleavage, or rupture in representation. The term “imagetext” designates composite, synthetic works (or concepts) that combine image and text. “Image-text,” with a hyphen, designates *relations* of the visual and verbal » (W. J. T. Mitchell, *Picture Theory: Essays on Verbal and Visual Representation*, Chicago, The University of Chicago Press, 1994, p. 89).

<sup>2</sup> Dans ce cas-là, pour Mitchell, « the visual representations appropriate to a discourse need not be imported: they are already immanent in the words, in the fabric of description, narrative “vision”, represented objects and places, metaphor, formal arrangements and distinctions of textual function, even in typography, paper, binding, or (in the case of oral performance) in the physical immediacy of voice and the speaker's body » (*Ibid.*, p. 99).

<sup>3</sup> Aristote, *La Poétique*, texte, traduction, notes par R. Dupont-Roc et J. Lallot, Paris, Seuil, 1980, 1459a 4-8.

<sup>4</sup> Aristote, *Rhétorique*, tome troisième, texte établi et traduit par M. Dufour et A. Wartelle, Paris, Les Belles Lettres, 1973, 1410b 31-35.

accroissement de sens, c'est-à-dire promouvoir une innovation sémantique se produisant à un niveau différent : celui de la phrase<sup>5</sup>.

Pour autant, Ricœur ne songe nullement à refonder un discours sur la métaphore en rompant avec les prémisses aristotéliennes. Car l'erreur fondamentale de la tradition rhétorique consiste tout au plus à avoir soumis le modèle d'Aristote à une simplification radicale : il s'agit donc de retrouver ce modèle en y ressaisissant les éléments de base d'une définition plus active et dynamique de la métaphore, avant qu'on la réduise à un simple ornement linguistique<sup>6</sup>. Or, ce dynamisme produit un écart portant sur la prédication elle-même, c'est-à-dire sur les liens établis d'ordinaire entre un sujet et ses prédicats : métaphoriser, c'est en somme violer un standard linguistique en produisant une *prédication insolite*.

C'est en ce point néanmoins que Ricœur opère un passage décisif. *La métaphore vive* montre que, contrairement à ce qu'on pourrait penser, la déviation par rapport à la prédication habituelle n'est pas à l'origine du processus de métaphorisation ; au mieux, elle en est le résultat. Autrement dit, la métaphore ne se produit pas *quand* on modifie un standard de la prédication ; au contraire, modifier un standard de la prédication ne suffit pas pour qu'on puisse parler de métaphore, puisque c'est *après coup* qu'est rétabli le lien de pertinence entre sujet et prédicat, une fois qu'on y a reconnu une métaphore et non une simple erreur. La question peut sembler un peu oiseuse, mais elle est en réalité capitale. La thèse de Ricœur est que la métaphorisation représente une sorte de « réponse signifiante » face à une soudaine incongruence logique qui empêcherait la *compréhension* de l'énoncé : face à une violation au niveau de la compréhension, la métaphore

---

<sup>5</sup> « [...] Un traitement purement rhétorique de la métaphore résulte du privilège abusif accordé initialement au mot et, plus précisément, au nom, à la dénomination, dans la théorie de la signification, tandis qu'un traitement proprement sémantique procède de la reconnaissance de la phrase comme première unité de signification. Dans le premier cas la métaphore est un trope, c'est-à-dire un écart affectant la signification du mot – dans le second, elle est un fait de prédication, une attribution insolite au niveau même du discours-phrase » (P. Ricœur, *La métaphore vive*, Paris, Seuil, 1975, p. 63).

<sup>6</sup> Sur la critique ricœurienne de la rhétorique et l'effort pour retrouver une interprétation plus authentique du modèle aristotélien, on se reportera aux analyses précieuses de J. Evans, *Paul Ricœur's Hermeneutics of the Imagination*, New York, Peter Lang, 1995. Evans montre que Ricœur accomplit une véritable reconquête de la position d'Aristote en la séparant clairement (voire violemment) de la tradition postérieure. Ce retour à Aristote rappelle de très près le geste théorique d'Heidegger à l'égard de la philosophie grecque, consistant à retrouver un certain nombre de déterminations oubliées par la suite par la métaphysique occidentale (*ibid.*, p. 100). Il nous est impossible de développer cet aspect plus avant, notamment le parallèle quelque peu hardi entre Ricœur et la lecture heideggérienne de la philosophie grecque. Mais l'élément décisif pour notre propos est que c'est précisément sur l'image que s'appuie ce « sauvetage » des fondements aristotéliens visant à une théorie de la métaphore basée sur la phrase.

est ce qui permet la résorption d'une tension logique entre sujet et prédicat (par exemple entre « cet homme » et « lion »)<sup>7</sup>.

C'est précisément à ce moment-là qu'entre en jeu le fonctionnement de l'image, ce qui, chez Ricœur, passe par une relecture de l'analyse de Michel Le Guern. Mais procédons pas à pas. Le sens figuré d'une phrase est ce qui perturbe les habitudes inscrites dans la compréhension ordinaire des énoncés : la compréhension d'une métaphore en tant que telle exige d'avoir correctement saisi « l'incompatibilité du sens non figuré du lexème avec le reste du contexte »<sup>8</sup>. Or, pour Le Guern, ce bon fonctionnement est garanti par voie connotative, c'est-à-dire à travers une relation s'exprimant indépendamment de la fonction purement informative de l'énoncé métaphorique. Le *medium* de cette relation extra-informative prend la forme de ce qu'il appelle « image associée », dont le surgissement découle précisément de la présence d'un terme inattendu par rapport aux habitudes des locuteurs. D'où, comme le rappelle Ricœur, la célèbre thèse de Le Guern selon laquelle l'image sert « de base à un raisonnement par analogie, qui reste implicite mais est nécessaire à l'interprétation de l'énoncé »<sup>9</sup>.

Même dans cette présentation schématique de la thèse de Le Guern, on voit bien en quoi ce qui se joue sur le terrain de l'image associée est essentiel. Ricœur synthétise parfaitement les choses : l'image opère comme un dispositif chargé de réduire l'écart qui sous-tend la violation logique car – comme le rappelle Le Guern – elle met en relation « un élément appartenant à l'isotopie du contexte et un élément qui est étranger à cette isotopie et qui, pour cette raison, fait image »<sup>10</sup>.

Mais ce n'est pas tout. En corrigeant l'analyse de Le Guern, Ricœur s'efforce en effet d'inclure l'image dans le champ des phénomènes linguistiques proprement dits. L'image n'est pas simplement *associée* à l'énoncé : si c'était le cas, elle se réduirait à un dispositif extrinsèque au langage – par exemple sous la forme d'une série de « constructions

---

<sup>7</sup> Comme le dit Ricœur : « C'est que la métaphore n'est pas l'écart lui-même, mais la réduction de l'écart. Il n'y a écart que si l'on prend les mots en leur sens littéral. La métaphore est le procédé par lequel le locuteur réduit l'écart en changeant le sens de l'un des mots. [...] Le changement de sens est la riposte du discours à la menace de destruction que représente l'impertinence sémantique » (P. Ricœur, *La métaphore vive*, p. 195). Sur cette question, voir également S.H. Clark, *Paul Ricœur*, Londres et New York, Routledge, 2005, pp. 126-128.

<sup>8</sup> P. Ricœur, *La métaphore vive*, p. 232.

<sup>9</sup> M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, Paris, Larousse, 1973, p. 45. Ricœur en parle au début de la 6<sup>e</sup> étude de *La métaphore vive* (voir notamment pp. 230-238).

<sup>10</sup> M. Le Guern, *Sémantique de la métaphore et de la métonymie*, p. 58.

influentes » sur le plan psychologique et culturel – et il serait impossible de lui attribuer un rôle de recomposition de type sémantique, capable de construire une nouvelle pertinence dans l'écart créé entre sujet et prédicat. Tout a lieu sur le plan du langage – un langage qui, dans la mesure où il est métaphorique, devient à tous égards une « méthode pour construire des images »<sup>11</sup>.

Ainsi, chez Ricœur, les deux versants de ce que nous appellerons, à la suite de Mitchell, *imagetext*, sont les suivants : d'un côté, la collision sémantique entre un sujet et un prédicat insolite ; de l'autre, la fonction iconique qui, en produisant des images, rend cette collision compréhensible. En sorte que, écrit Ricœur, « le caractère iconique de la ressemblance doit être reformulé de façon telle que l'imagination devienne elle-même un moment proprement sémantique de l'énoncé métaphorique », précisément sous la forme d'une figure capable de rendre visible un discours<sup>12</sup>. Mieux : non pas seulement de le rendre visible mais de renverser le caractère auto-contradictoire de l'énoncé métaphorique, d'une auto-contradiction qui se détruit à une auto-contradiction significative<sup>13</sup>.

Ce processus s'explique là encore à partir de la définition aristotélicienne de la métaphore comme capacité à *faire image*. Ce qui produit la métaphorisation, c'est un rapprochement inattendu entre des termes *en dépit de leur distance* : « Des choses qui jusque-là étaient “éloignées” soudain paraissent “voisines” »<sup>14</sup>. Et justement « ce procès unitif relève d'une aperception – d'un *insight* – qui est de l'ordre du voir »<sup>15</sup> : il s'agit donc d'un acte intuitif qui est néanmoins le résultat d'une construction discursive – un coup de génie, mais réglé par une profonde discipline. L'image n'est dès lors plus le lieu de perceptions décolorées, mais l'origine de significations nouvelles, le résultat d'un nouveau

---

<sup>11</sup> P. Ricœur, *La métaphore vive*, p. 240. Ricœur est à cet égard très radical : d'une part, « l'image présente une dimension verbale » ; d'autre part, le langage (métaphorique) manifeste une dimension iconique. Dans ce croisement, si « le schème [kantien] est la matrice de la catégorie, l'icône est [la matrice] de la nouvelle pertinence sémantique » : autrement dit, « la métaphore est ce lieu dans le discours où ce schématisme est visible » (*Ibid.*, pp. 253-254).

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>13</sup> Ricœur est en ce sens tout à fait explicite : « La métaphore est ce qui fait d'un énoncé auto-contradictoire qui se détruit, un énoncé auto-contradictoire significatif. C'est dans cette mutation de sens que la ressemblance joue son rôle. » Mais justement, ce rôle ne s'explique que si l'on se tourne vers l'« aspect proprement sémantique de la ressemblance » (*Ibid.*, p. 246).

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 248.

périmètre du monde des signifiés, tracé à la suite du démantèlement des zones sémantiques standardisées de notre langage.

## II. Quand dire (en métaphore) c'est faire

Cette perspective ne nous permet pas seulement de comprendre l'insistance de Ricœur sur la portée inaugurale de la métaphore – sur sa capacité à étendre les limites du dicible au-delà des limites du dictionnaire, pour reprendre une image récurrente de *La métaphore vive*. Le rôle central de l'image permet aussi, en retour, de penser la logique condamnant les processus de métaphorisation à une existence éphémère, c'est-à-dire à une rapide usure de la part des locuteurs, à mesure que s'atténue l'effet d'étrangeté lié à la rupture de l'isotopie contextuelle. De fait, si l'image se charge de recomposer l'effet d'étrangeté dû à une prédication inattendue (« cet homme est un lion »), elle agit en même temps comme une force de rupture vouée inexorablement à s'éteindre – comme s'il était justement impossible d'atteindre un équilibre capable de conserver longtemps la charge innovante de la métaphore aussi bien que sa compréhensibilité<sup>16</sup>.

Or cette sorte de *double contrainte* entre originalité et compréhensibilité possède une importance capitale. Si l'espace du métaphorique est bien l'espace compris entre ces deux pôles que sont d'une part la *violation* de la prédication ordinaire et de l'autre l'*instauration* d'un nouvel ordonnancement, il reste encore à comprendre comment la capacité performative de la métaphore est concrètement en mesure de produire de nouvelles possibilités de prédication. En d'autres termes, il s'agit d'identifier clairement le critère nous permettant de discerner une *bonne* métaphore (à savoir, une métaphore productrice de nouvelles relations entre sujet et prédicats) d'une *mauvaise* métaphore (à savoir, une non-métaphore)<sup>17</sup>.

---

<sup>16</sup> Puisqu'il s'agit d'un lien implicite, qui n'est pour ainsi dire médié par aucune « logique consciente du raisonnement par analogie », la prédication métaphorique se présente comme une force de rupture dont l'effet diminue peu à peu : « lorsque la métaphore devient usée, l'image, qui n'entre pas dans la dénotation, tend à s'atténuer au point de n'être pas perçue » (*Ibid.*, p. 236).

<sup>17</sup> Pour le dire plus radicalement, cette question concerne le rôle que joue la métaphore au niveau conceptuel. L'enjeu est capital pour évaluer ce que nous pouvons définir comme la *puissance logique* du discours métaphorique. Mais il s'agit évidemment là d'un thème qui exigerait un traitement spécifique. On se contentera de souligner que Ricœur est bien conscient que la portée performative de la métaphore fait du *metapherein* une sorte de « mouvement préparant la phase conceptuelle » ou – pour citer Ricœur, dont on n'aurait pas attendu qu'il le dise aussi explicitement – comme « le phénomène *génétique* par excellence » (*Ibid.*, pp. 252-254). Voir aussi p. 34, où il évoque le rapport entre violation et

La réponse de Ricœur suit une direction précise, qu'il convient d'exposer le plus précisément possible. Selon *La métaphore vive*, une métaphore est « bonne » dans la mesure où la double contrainte entre violation et normativité s'exerce dans un champ bien précis, obéissant à une limite de nature ontologique. Pour le dire autrement, la métaphore n'existe que dans la mesure où elle est capable de produire un monde : s'il y a une vérité de la métaphorisation, elle réside dans le processus tâtonnant et heuristique d'un énoncé en quête d'un monde. Hors de cette limite, la violation d'une norme linguistique donnée produit non pas une métaphore, mais simplement un non-énoncé, une synthèse entre sujet et prédicat s'avérant purement incompréhensible. Le propos de Ricœur peut *grosso modo* se résumer aux trois propositions suivantes : a) La métaphore est une méprise catégoriale calculée ; b) La métaphore produit une référence de second degré ; c) Il existe quelque chose comme une vérité métaphorique.

#### ***A. La métaphore est une méprise catégoriale calculée***

Ricœur parvient à une formulation originale du rapport violation/innovation promue par la métaphore en s'appuyant essentiellement sur la notion de *category-mistake* proposée par Gilbert Ryle dans *La notion d'esprit* (1949). Si le contexte dans lequel l'utilise Ryle est évidemment très différent – il s'agit de sa critique du mythe cartésien – la définition qui en découle se révèle néanmoins particulièrement utile pour comprendre le propos de Ricœur. Chez Ryle, le *category-mistake* désigne, on le sait, le type d'erreur liée à ce que certains faits relevant de telle catégorie sont présentés dans un langage propre à une autre catégorie<sup>18</sup>. Mais de quel type d'erreur catégoriale parle-t-on dans le cas précis de la métaphore ? Ephémère comme l'éclat de la foudre – selon l'image reprise à juste titre par Stephen H. Clark dans son ouvrage sur Ricœur<sup>19</sup> – et pourtant capable d'instaurer un ordre de significations imprévisible auparavant, la métaphore pourrait être interprétée comme l'effet d'une prédication fortuite, qui ne s'avérerait appropriée au sens visé par le locuteur que par hasard. Mais dans

---

performativité logique en des termes parfaitement clairs : « La “métaphorique” qui transgresse l'ordre catégorial est aussi celle qui l'engendre ». Dans le même ordre d'idées, *La métaphore vive* pose une série de questions essentielles que Ricœur réunit sous le titre de *Méta-phorique et méta-physique*, titre à résonance évidemment derridienne ; de fait, c'est bien sur la confrontation avec Derrida que s'achève le volume.

<sup>18</sup> G. Ryle, *La notion d'esprit. Pour une critique des concepts mentaux*, Paris, Payot, 2005, chap. I.

<sup>19</sup> S. H. Clark, *Paul Ricœur*, p. 123.



*La métaphore vive*, la notion de *category-mistake* devient en fait le fondement d'une radicalisation des modèles traditionnels, dans la lignée de Colin M. Turbayne : radicalisation qui – et c'est là le pas décisif qu'accomplit Ricœur à travers Turbayne – associe méprise et calcul. À tous points de vue, la métaphore est un échange de catégorie puisqu'« elle consiste à parler d'une chose dans les termes d'une autre qui lui ressemble » ; toutefois, loin d'être un mélange involontaire des termes, il s'agit précisément d'une « méprise catégoriale calculée »<sup>20</sup>.

Ainsi, bien que la question du critère d'évaluation de la métaphore ne soit évidemment pas résolue, l'aspect évoqué plus haut à propos de la sortie de la métaphore hors des limites du dictionnaire est au moins mis au clair. Si le sens propre d'un énoncé est celui « qui ne recourt qu'aux significations lexicales enregistrées d'un mot »<sup>21</sup>, la métaphore est indéniablement le cas le plus frappant de quelque chose qui, tout en n'étant en principe pas attesté dans le dictionnaire, a pourtant un droit de cité effectif dans l'expérience du parler : « Il n'y a pas de métaphore dans le dictionnaire, il n'en existe que dans le discours »<sup>22</sup>. Ce statut de la métaphore – au sein de la vie concrète d'une langue, mais hors des limites du dictionnaire – peut sembler paradoxal en ce qu'il exclut l'existence de critères d'évaluation du *metapherein* garantissant *a priori* sa légitimité. Cependant, notre expérience de locuteurs nous montre constamment que nous sommes capables de reconnaître une bonne métaphore. C'est pourquoi il doit bien exister un ensemble de paramètres d'évaluation, au moins sous la forme d'un critère *contextuel*, d'une normativité interne au discours lui-même : la métaphore est fondamentalement une impertinence sémantique qui, dans un contexte donné, cesse d'être *reçue* comme une erreur et devient la garantie d'un énoncé doté de sens.

### ***B. La métaphore produit une référence de second degré***

Ricœur examine en quoi un énoncé peut être dit sensé en s'appuyant sur l'analyse de ses prestations référentielles. Mais, dira-t-on, comment se fait-il qu'on puisse attribuer une référence à des énoncés contenant une méprise catégoriale ? Un premier élément de réponse se trouve dans les « postulats de la référence » dont parle la septième étude de *La métaphore vive*. Si l'on part du principe qu'il faut sauvegarder le lien insécable entre

---

<sup>20</sup> P. Ricœur, *La métaphore vive*, pp. 250-251.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 124.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 125.

sens et référence, il faut dès lors reconnaître que, dans le cas des langages non descriptifs – et notamment de la métaphore – il existe une sorte de *référence de second degré* ou, pour paraphraser Roman Jakobson, une *référence dédoublée*. Et c'est donc bien de cette manière que se réalisent les performances référentielles du discours métaphorique. Pour Ricœur, l'enjeu de la métaphore est là, dans la possibilité d'instaurer une référence au monde qui, loin de se déployer grâce à la capacité descriptive du langage, ne fonctionne qu'à condition de la suspendre<sup>23</sup>, en la soumettant à une véritable *epochè*<sup>24</sup> : plus radicalement encore, on devra dire de la métaphore qu'elle « acquiert sa référence sur les ruines de ce qu'on peut appeler, par symétrie, sa référence littérale »<sup>25</sup>.

Naturellement, le choix même de parler de « référence métaphorique » se heurte à une série d'objections tout à fait pertinentes, à commencer par l'idée de Jakobson, selon laquelle alimenter le jeu intralinguistique de la métaphore (autrement dit créer des méprises catégoriales via une *epochè* : « cet homme est un lapin, c'est un lion, c'est... »), aboutirait simplement à l'abolition de tout renvoi au monde. Mais il n'en est rien. Comme le remarque justement Stephen H. Clark, ce qui est en jeu dans *La métaphore vive*, c'est la contestation radicale de toutes les approches postulant deux usages opposés du langage : l'un de type référentiel, et l'autre essentiellement anti-référentiel, comme dans le cas d'un langage électif des émotions. Selon Clark, la métaphorisation s'apparente à une expérience dialectique où le renvoi au monde passe par sa négation, pour être ensuite réaffirmé à un niveau supérieur<sup>26</sup> : s'il doit être bien clair que dire « l'animal dans la cage est un lion » n'a presque rien à voir avec dire « cet homme est un lion », cette différence résulte cependant d'une sorte de *pause dans le dispositif référentiel* qui est selon Ricœur, « la condition négative pour que soit dégagé un mode plus fondamental de référence »<sup>27</sup>.

Au reste – et au total – c'est précisément là que réside le charme que nous reconnaissons à la métaphore : dans la proportionnalité paradoxale entre l'éloignement du monde (nous cessons de penser à l'homme et au lion comme à des êtres en chair et en os) et le retour au monde à travers l'image (nous découvrons qu'il nous est possible de penser à l'homme comme et en

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp. 278-279.

<sup>24</sup> *Ibid.*, pp. 288-290.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 279.

<sup>26</sup> S. H. Clark, *Paul Ricœur*, p. 137.

<sup>27</sup> P. Ricœur, *La métaphore vive*, p. 279.

tant que lion). Autrement dit, plus nous acceptons de suspendre les règles de la prédication, plus nous en inventons de nouvelles – c'est bien cette découverte qui est à l'origine du plaisir esthétique que nous procure la métaphore<sup>28</sup>.

### *C. Il existe quelque chose comme une vérité métaphorique*

Il y a, on l'a vu, beaucoup de tâtonnements – mais aussi beaucoup d'authentique « heuristique »<sup>29</sup> – dans cette lecture du *metapherein* fondée sur la recherche de la référence. La méprise catégoriale est calculée parce que ce n'est que dans ce genre de dialectique qu'une métaphore peut vivre. D'un autre côté, ce calcul réglant le *category-mistake* est toujours en retard sur le *mistake* lui-même : il survient lorsque la transgression a déjà eu lieu et se limite pour ainsi dire à enregistrer l'adhésion rencontrée par la méprise en termes de compréhension du monde. Toutefois, invoquer la référence à ce niveau apporte au moins un élément de clarté puisque cela revient à affirmer qu'indépendamment même de l'assentiment obtenu par la méprise catégoriale, il faudra rechercher le principe de sa détermination dans les exigences de vérité que peut avancer l'énoncé.

Pour le dire plus radicalement, la métaphorisation relève en dernière analyse d'une sorte de variante de l'*adaequatio intellectus et rei*, repensée sur le mode herméneutique : une *adaequatio* très étrange, où langage et monde se correspondent, mais seulement à partir d'une certaine compréhension/interprétation de l'erreur. Ainsi, si l'énoncé « cet homme est un lion » est métaphorique (la question de l'originalité de la métaphore est ici assez secondaire), alors qu'un énoncé du type « cette maison est un lion » ne l'est pas, la différence entre les deux réside dans le fait que le premier invite à une compréhension/interprétation en vertu de laquelle il dit quelque chose du monde, alors que ce n'est évidemment pas le cas pour le second. Comme nous le disions, c'est dans ce sens-là que le critère contextuel du *metapherein* obéit à une contrainte de nature ontologique : une contrainte qui permet de comprendre dans quel sens le prédicat « lion » peut s'appliquer à un homme, mais non à une maison. Mais en même temps, il s'agit d'une sorte de contrainte « expérimentale » (s'il existe quelque chose comme une ontologie expérimentale, c'est probablement celle-là) : impossible en effet de dire si une métaphore fonctionne tant qu'on ne la met

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 262-272.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 10.

pas à l'épreuve – et de ce test de vérité, on peut simplement dire que son efficacité réside dans sa capacité à produire un monde.

*Traduit de l'italien par Marion Lafouge*